

# Coffret aux Roses.

—Si c'étaient des lettres de femme !  
Et après avoir vainement essayé toutes les clefs de son trousseau, elle prit sur la table le coupe-papier d'acier, et, toute rouge, le cœur battant, alla s'asseoir dans le fauteuil, près du foyer ; elle hésita encore, retenue par une crainte superstitieuse et vague, puis, machinalement, introduisit la lame dans l'interstice du couvercle, passa un peu et, avec un craquement sec, la boîte s'ouvrit.

Elle avait ouvert timidement la porte et s'était arrêtée sur le seuil, hésitante, comme si l'ombre de l'absent lui fut apparue assise dans le fauteuil ; elle pénétra, pourtant, referma bien doucement la porte et s'avança à pas légers, presque sautillante de bonheur de pouvoir enfin satisfaire son mi-gnon pécché.

C'était une vaste pièce tendue d'étoffes anciennes et d'antiques tapisseries, meublée dans un style sévère. La table de travail, en vieux chêne, large, massive, chargée de papiers, était placée devant la grande fenêtre, sorte de baie ouvrant de plain-pied sur une terrasse, de chaque côté de laquelle deux immenses bibliothèques se faisaient pendant. Au fond, un secrétaire surmonté d'une « Victoire » aux ailes éployées ; dans un coin, un grand carton-lier ; aux murs, quelques toiles de l'école italienne ; au-dessus de la cheminée, dans laquelle pétillait un bon feu de bois, une superbe glace de Venise. Quelques chaises et deux fauteuils complétaient l'ameublement.

Régina s'était arrêtée au milieu de la pièce, le cœur battant un peu ; si Georges allait la surprendre !

Un frileux soleil d'octobre qui entrant par la fenêtre l'avait enveloppée tout entière et mettait dans ses cheveux ondes de minuscules paillettes d'or.

Elle se mit tout d'abord dans la glace, non par coquetterie, mais bien plutôt avec la préoccupation d'une femme qui, se sachant aimée, veut s'assurer qu'elle mérite de l'être.

Et, de fait, elle était idéalement ravissante dans son peignoir de flanelle blanche d'un goût un peu japonais, sa taille souple serrée de la cordelière, une rose piquée dans l'entre-bâillement des dentelles.

D'un geste gracieux, elle rassembla quelques mèches insoumises qui s'étaient échappées de sa sommaire coiffure du matin, puis s'avança résolument vers la table.

Tout d'abord elle fureta, semblable à une souris blanche, sur les papiers épars, lisait ici deux vers dans un cahier, là déchiffrait un nom sur une carte de visite, soulevait les livres, fouillait partout.

Elle fit, au bout d'un instant, une petite moue qui n'indiquait pourtant pas de dégoût, et, délaissant la table, elle se dirigea vers une bibliothèque.

Elle lisait d'un regard rapide les titres des ouvrages entassés, se hâtant sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Mais elle était petite et le meuble était grand.

Alors, elle approcha une chaise et monta dessus.

Sur la planche du haut, dans le coin le plus obscur, une petite boîte semblait dormir, plus séreuse et solitaire.

Régina la prit et descendit. C'était un tout mignon coffret en bois des Indes, orné d'incrustations de nacre, fermé par une serrure dont la clef était retirée.

La jeune femme eut la pensée de remettre à sa place la boîte mystérieuse ; mais, poussée par la curiosité, par quelque instinct de jalousie, elle se ravisa :

—Une enfant de seize ans, innocente et mignonne, habillée en petite pensionnaire, m'offrit la plus antique de ces fleurs, cueillies pour moi de sa main délicate dans le jardin de ses parents, où nous nous prominions pendant les vacances. Je conservai cette rose, et aussi le souvenir très-doux de celle qui me l'avait donnée. Un an plus tard, dans un bal, la même jeune fille laissa tomber à mes pieds une rose de son corsage, et comme, l'ayant ramassée, je m'approchais pour la lui rendre, d'un inoubliable regard elle me fit comprendre que la fleur était tombée pour moi. Je la mis avec la première, toute desséchée déjà, et le sentiment imprécis éprouvé l'année précédente par la petite pensionnaire se transforma en une amitié profonde. Puis, au printemps suivant, par un soir tiède, dans certain grand parc aux arbres séculaires, sombre et mystérieux, l'enfant devenue femme me donna encore une rose ; nous étions assis tout près l'un de l'autre dans un coin solitaire, où nous nous étions égarés à dessein, et nous murmurions très-bas des paroles d'amour.

A mesure qu'il parlait, une expression de joie intense s'épanchait sur le visage de Régina, bien que cependant ses grands yeux exprimaient un étonnement profond.

—Nous murmurions des paroles d'amour, continuait Georges... Et si bas que nos têtes se touchaient presque, et que nos lèvres s'unirent soudain dans un immense et chaste baiser !... Voilà comment j'épousai aux vandanges la petite pensionnaire de jadis, qui avait su dissimuler son humeur curieuse et jalouse.

—Ainsi, s'écria la jeune femme radieuse en se penchant au cou de son mari, c'étaient mes roses !... C'étaient mes roses à moi que tu avais gardées !... Tu m'aurais donc bien fort !...

—Moins qu'à présent, chère mignonne... Mais les voici détruites, ces pauvres roses que je voulais conserver toujours, fleurs fanées qui me rappelaient mes rêves de jeune homme et de si douces heures du passé... Il ne reste plus que votre coffret, tout noir et par le feu...  
Alors, Régina, se renversant un peu sur le bras qui lui enlaçait la taille, détacha la rose piquée dans l'entre-bâillement des dentelles de son peignoir, et la donna à Georges, elle dit simplement :  
—Tu mettras celle-ci à leur place ; elle te rappellera les autres et je la donne de tout mon cœur, car aujourd'hui vraiment j'ai compris que tu m'aimais !

—Régina !... Mon amour !... Parle-moi, je t'en supplie !  
Penché anxieusement sur la jeune femme évanouie, Georges lui faisait respirer un flacon de sels anglais, écartait les cheveux des tempes, cherchait à soulever les pupilles.

Il venait de rentrer, et, dès le seuil de la porte, à la vue de la chaise restée devant la bibliothèque ouverte, il avait compris ce qui s'était passé.

Prétextant, il avait retiré du feu le coffret déjà noirci et, par de tendres paroles, il essayait de ramener l'enfant curieuse.

Il comprénait à un affreux soupçon avait dû germer dans son petit cerveau à la vue de ces fleurs desséchées, religieusement conservées comme de pieuses reliques, et devant sa pâleur de cire, il sentait des larmes lui monter au cœur.

Elle commençait à reprendre ses sens, mais comme Georges approchait ses lèvres de son front, elle le repoussa ; alors, il comprit qu'il lui devait une explication immédiate et, se laissant glisser à ses genoux, il commença d'une voix très-douce :

—Une enfant de seize ans, innocente et mignonne, habillée en petite pensionnaire, m'offrit la plus antique de ces fleurs, cueillies pour moi de sa main délicate dans le jardin de ses parents, où nous nous prominions pendant les vacances. Je conservai cette rose, et aussi le souvenir très-doux de celle qui me l'avait donnée. Un an plus tard, dans un bal, la même jeune fille laissa tomber à mes pieds une rose de son corsage, et comme, l'ayant ramassée, je m'approchais pour la lui rendre, d'un inoubliable regard elle me fit comprendre que la fleur était tombée pour moi. Je la mis avec la première, toute desséchée déjà, et le sentiment imprécis éprouvé l'année précédente par la petite pensionnaire se transforma en une amitié profonde. Puis, au printemps suivant, par un soir tiède, dans certain grand parc aux arbres séculaires, sombre et mystérieux, l'enfant devenue femme me donna encore une rose ; nous étions assis tout près l'un de l'autre dans un coin solitaire, où nous nous étions égarés à dessein, et nous murmurions très-bas des paroles d'amour.

A mesure qu'il parlait, une expression de joie intense s'épanchait sur le visage de Régina, bien que cependant ses grands yeux exprimaient un étonnement profond.

—Nous murmurions des paroles d'amour, continuait Georges... Et si bas que nos têtes se touchaient presque, et que nos lèvres s'unirent soudain dans un immense et chaste baiser !... Voilà comment j'épousai aux vandanges la petite pensionnaire de jadis, qui avait su dissimuler son humeur curieuse et jalouse.

—Ainsi, s'écria la jeune femme radieuse en se penchant au cou de son mari, c'étaient mes roses !... C'étaient mes roses à moi que tu avais gardées !... Tu m'aurais donc bien fort !...

—Moins qu'à présent, chère mignonne... Mais les voici détruites, ces pauvres roses que je voulais conserver toujours, fleurs fanées qui me rappelaient mes rêves de jeune homme et de si douces heures du passé... Il ne reste plus que votre coffret, tout noir et par le feu...  
Alors, Régina, se renversant un peu sur le bras qui lui enlaçait la taille, détacha la rose piquée dans l'entre-bâillement des dentelles de son peignoir, et la donna à Georges, elle dit simplement :  
—Tu mettras celle-ci à leur place ; elle te rappellera les autres et je la donne de tout mon cœur, car aujourd'hui vraiment j'ai compris que tu m'aimais !

—Régina !... Mon amour !... Parle-moi, je t'en supplie !  
Penché anxieusement sur la jeune femme évanouie, Georges lui faisait respirer un flacon de sels anglais, écartait les cheveux des tempes, cherchait à soulever les pupilles.

Il venait de rentrer, et, dès le seuil de la porte, à la vue de la chaise restée devant la bibliothèque ouverte, il avait compris ce qui s'était passé.

Prétextant, il avait retiré du feu le coffret déjà noirci et, par de tendres paroles, il essayait de ramener l'enfant curieuse.

Il comprénait à un affreux soupçon avait dû germer dans son petit cerveau à la vue de ces fleurs desséchées, religieusement conservées comme de pieuses reliques, et devant sa pâleur de cire, il sentait des larmes lui monter au cœur.

Elle commençait à reprendre ses sens, mais comme Georges approchait ses lèvres de son front, elle le repoussa ; alors, il comprit qu'il lui devait une explication immédiate et, se laissant glisser à ses genoux, il commença d'une voix très-douce :



## NOTES MONDAINES

Chaque année, à pareille époque, il y a brève de plaisir ; une brève indolente semble nous piquer tout en nous occupant de l'actualité. Les déceptions sont nombreuses cette année, et le carnaval est court, il se fera tard, les plaisirs à pleines lèvres pour arriver à voir la coupe qui débordera.

M. et Mme G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

M. et Mme J. P. Richardson ont passé quelque temps à Atlanta avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme C. G. Belden et Mme Aline, au lieu, qui est à Albany Park, N. Y., se sont rendus à la Nouvelle-Orléans au mois de décembre.

## EMILE AUGIER

— RACONTÉ PAR —  
M. ALEXANDRE DUMAS.

Après le mariage d'Olympe, d'Emile Augier, dont le récit vous a déjà été donné, on a demandé à l'auteur de la *Dame aux Camélias* et de *Francillon* quelques souvenirs personnels sur le dramaturge éminent qui fut son rival et son admirateur. Et M. Alexandre Dumas, remontant aux jours de sa jeunesse, aux jours des premières luttes et des premiers triomphes, a dit :

—La première fois que je vis Augier, j'avais vingt-six ou vingt-sept ans. Je venais lui demander un certificat de moralité. Remuez-vous, ce n'était pas pour moi. C'était pour la *Dame aux Camélias*, que j'avais fait répéter la veille ou l'avant-veille au Vaudeville, devant M. de Morny, amené là par un ami personnel, M. de Montigny, qui s'intéressait à la pièce. M. de Morny, spirituel et bienveillant, me conseilla, pour endormir les scrupules quelque peu résistants de la censure, de faire appuyer la recommandation qu'il m'offrait par quelqu'un de mes confrères.

Je trouvai le moyen et j'allai demander le brevet de moralité à Jules Janin, qui m'avait servi de témoin quelques années auparavant pour le roman, à Léon Godan, un vieil ami de la maison paternelle, et à Emile Augier. J'avais de bonnes raisons pour choisir ce dernier confrère ; quoique jeune encore et à ses débuts, il avait à mes yeux une qualité précieuse, celle d'être l'auteur de *Gabrielle*, la comédie qui venait d'obtenir le prix de vertu à l'Académie.

Augier se montra très aimable et me demanda un court délai, le temps de lire la pièce. Au jour indiqué, je revins prendre la réponse, qui était toute prête et qu'Augier m'avait remis fort galamment ; c'était le certificat de moralité en bonne et due forme.

—Le rôle de Saint-Gaudens est délicieux, me dit-il.  
—Cela me suffisait pour comprendre qu'Augier s'était contenté de parcourir le manuscrit. D'ailleurs le brevet de mes confrères ne fut d'aucune utilité. La *Dame aux Camélias* resta interdite jusqu'à un jour où M. de Morny remplaça, comme ministre, M. Léon Faucher. Mais je ne gardai pas moins un souvenir aimable de l'impression que j'avais eue mes trois confrères à se porter garants de la moralité de mon ouvrage.

—Ansi quel ne fut pas mon étonnement lorsque trois ans après, à la répétition générale du *Mariage d'Olympe*, je m'aperçus qu'Augier parlait en guerre contre ce qu'il appelait « la turletine de la rédemption par l'amour » et faisait allusion, dès la première scène, à la *Dame aux Camélias*. Et je pensais, en riant, à son certificat de moralité.

—Décidément, dis-je, il n'y avait plus de Saint-Gaudens.  
—Je me montai plus bas sur la scène, de la chute du rideau pour le féliciter. L'important pour lui, auteur, et pour moi, spectateur, c'était qu'il fit une bonne pièce. Or, je trouvais son premier acte excellent.

—Ca va très bien, lui dis-je, et si ça continue à aller ainsi, c'est partie gagnée.  
—Chut ! dit-il avec un sourire, il y a encore deux actes.

—Et bien, ça me fait encore deux visites.  
—Oh vous me direz votre sentiment !  
—Bien sincère.

—Et je retournerai à ma place. C'était lui qui m'avait fait entrer chez moi au Vaudeville. Dinant dans un restaurant voisin, j'avais fait part à un ami de mon désir d'assister à la répétition générale du *Mariage d'Olympe*. Celui-ci, sous prétexte qu'il connaissait quelqu'un de l'administration, entra au théâtre, en me priant de l'attendre, et revint bientôt pour me dire qu'il m'avait fait réserver une place. Je le suivis, ne doutant rien, et je me trouvai en présence d'Augier, qui m'attendait, et qui me dit comme pour me gronder :

—Je vous y prends, vous venez ici en étranger ! Eh bien, je vais vous punir et vous condamner à me faire les plus amers. Je ne puis me consoler d'avoir trahi celui que j'aime de toute mon âme, mon mari. L'aimant de avant, sans le savoir, ou bien j'aurais été alors inhabile à l'apprécier, inconscient de mes propres sentiments, trop jeune, trop inexpérimenté, trop heureux pour comprendre tout le prix de ce bonheur même ! Le désenchantement m'a ouvert les yeux, la perte de mes paisibles illusions, la comparaison d'un amour insensé avec la délicate tendresse de Pierre m'en a révélé tout le charme... Ah ! que ne l'ai-je aimé plus tôt comme je l'aime aujourd'hui, et que n'ai-je sa croix sans même !

—Elle fondit en larmes.  
—Jeanne, ma pauvre Jeanne, lui dit sa sœur en l'embrassant, je te plains, car de toutes les peines, je te crois, la plus cruelle est celle que nous cause une conscience torturée. La faute, j'en conviens, est pen digne d'être punie ; mais toi, repentir te relève. Et maintenant, oublions tout cela et sèche tes larmes, car ton mari ne va pas tarder à venir nous retrouver.

—En effet, quelques instants après, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer M. de Villiers.

C'était un homme de trente-cinq ans à peine, dont la physionomie ouverte et gaie annonçait la bonté. L'extrême douceur de son sourire tempérait ce que son regard avait de ferme résolution.

—Grand, fort, le front large ombragé d'une épaisse chevelure noire, les traits beaux et réguliers, l'aspect mâle et fier, Pierre person-

—Et le neveu vint me trouver.  
—J'écoula sa pièce.  
—Il n'avait pas plutôt terminé sa lecture que je me levai sans mot dire. Le jeune homme, surpris, me suivit de yeux. Je disparus et je revins tout aussitôt à la scène de la mère sur-tout, très caractéristique. Et je le complimentai, en ajoutant :  
—Si ça finit bien, c'est un succès.  
—Dame ! dit-il, c'est que ça ne finit pas bien ! Allez donc à votre place.

—Le rideau n'était pas pi utôt tombé sur le troisième acte que je me trouvai de nouveau sur la scène.  
—Eh bien ? demanda-t-il.  
—Eh bien, répondis-je, faites répéter le coup de pistolet du marquis de Puygiron par un moyen quelconque et vous aurez un grand succès. Ne venez à l'intervention quel qu'un qui poussera la porte au moment où le marquis menace Olympe, quel qu'un qui lui arrêtera le bras en disant :  
—Allons donc ! ce n'est vraiment pas la peine !

—Augier me regarda, un peu hésitant, puis, avec une indifférence souriante :  
—Bah ! dit-il, laissons faire les diables !

—Trente ans après, ce souvenir de la répétition générale du *Mariage d'Olympe* me revenait comme une bouffée de jeunesse, sur la scène du Théâtre-Français, en voyant Augier venir à moi après l'acte final de *Demise*.

—C'était donc ça le dernier acte que vous m'aviez laissé ignorer ? dit-il en m'embrassant.  
—Dame ! fit-je, le théâtre vit de surprise et où eût été la surprise pour vous ?

—Je lui avais raconté les trois premiers actes de ma pièce quelque temps auparavant aux obsèques d'un ami commun. Et à la scène qui termine le troisième acte, à la scène violente de Brisson et du jeune de Thauzette, il m'avait dit :  
—C'est fini !  
—Et je lui avais répondu :  
—Non ! il y a un quatrième acte.  
—Mais qu'est-ce que vous y mettez donc ?

—Je vous ne le dirai pas pour que vous puissiez me dire après coup et en toute sincérité si je me suis trompé.  
—A quel temps de là, à la mort d'Emile Perrin, le fus-tu surpris de recevoir une lettre de Got qui me demandait, au nom de ses camarades, de prendre la parole sur la tombe de l'administrateur du Théâtre-Français.

—Eh bien ! et Augier ? pensai-je.  
—Mais je n'avais pas achevé la lettre. Cette lettre parait d'Augier, je pressentis, s'était résumée et m'avait désigné aux artistes de la Maison de Molère. Je n'y comprenais rien. Il était mon ami, il m'avait précédé au Théâtre-Français et il s'effaçait devant moi, pour remplir ce devoir qui—par son âge, son passé, sa situation—lui incombait. Mais je ne cherchais pas à comprendre—entre amis, il n'y a jamais lieu de comprendre—et j'acceptai de faire le discours.

—Un an après, nous nous retrouvions dans cette Maison, qui était la sienne depuis si longtemps, et dont il aurait pu me faire les honneurs chaque fois que je m'y étais trouvé avec lui. C'était à la première représentation de *Francillon*. Il vint m'embrasser. On se revoiyait sur la scène un soir de bataille, une fois de plus. Mais cette fois c'était la dernière.

—L'année suivante, il prit le lit. C'était pendant la belle saison. Il habitait Croissy et moi Jarry. J'allai le voir souvent. Un jour, comme nous parlions théâtre, il me demanda :  
—Que fait-on au Théâtre-Français ?

—Je lui répondis :  
—On vous applaudit, puisqu'on vous joue.  
—Et nous nous serrâmes la main.  
—Un souvenir me vient et ce sera le dernier. Je vous le raconterai d'autant plus volontiers qu'il vous montrera l'entière franchise qu'il y avait entre nous. Un de ses neveux—ce n'était pas Dérédoué—venait d'écrire une pièce. Augier se disait bien qu'il allait la lui lire, lui demanda à brûle-pourpoint la sujet, lui dit :  
—Comment c'est la ton sujet ?  
—Je vous y prends, vous venez ici en étranger ! Eh bien, je vais vous punir et vous condamner à me faire

chambre pour repaire, un quart d'heure après, dans leurs élégantes toilettes décolletées.

Le fils de M. de Villiers, le petit Maurice, était venu rejoindre son père au salon ; assis sur ses genoux et les bras passés autour de son cou, il était fort occupé à lui raconter l'emploi de sa journée : sa leçon de gymnastique et sa promenade au Bois.

Mme de Villiers se pencha sur lui pour l'embrasser et, dans cette caresse, ses cheveux effleurèrent les lèvres de son mari.

—Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombre à ce tableau ? pensait bas Louise.

On ne tarda pas à se mettre à table, et, après avoir dîné, on se rendit au théâtre.

La comtesse de Villiers était une des plus jolies femmes de Paris. Elle fut fort entourée dans sa loge, où Louise vit se succéder tout ce que l'élite de la société avait d'hommes élégants. Sa tenue d'ailleurs était parfaite ; son mari la contemplait avec cette satisfaction un peu vaniteuse des maris qui ont confiance.

—Excusez-moi, dit-il à Mme de Meslay, quand il fut mis en voiture, je suis tenté de me mettre à pied pour faire un signe.

—Et le neveu vint me trouver.  
—J'écoula sa pièce.  
—Il n'avait pas plutôt terminé sa lecture que je me levai sans mot dire. Le jeune homme, surpris, me suivit de yeux. Je disparus et je revins tout aussitôt à la scène de la mère sur-tout, très caractéristique. Et je le complimentai, en ajoutant :  
—Si ça finit bien, c'est un succès.  
—Dame ! dit-il, c'est que ça ne finit pas bien ! Allez donc à votre place.

—Le rideau n'était pas pi utôt tombé sur le troisième acte que je me trouvai de nouveau sur la scène.  
—Eh bien ? demanda-t-il.  
—Eh bien, répondis-je, faites répéter le coup de pistolet du marquis de Puygiron par un moyen quelconque et vous aurez un grand succès. Ne venez à l'intervention quel qu'un qui poussera la porte au moment où le marquis menace Olympe, quel qu'un qui lui arrêtera le bras en disant :  
—Allons donc ! ce n'est vraiment pas la peine !

—Augier me regarda, un peu hésitant, puis, avec une indifférence souriante :  
—Bah ! dit-il, laissons faire les diables !

—Trente ans après, ce souvenir de la répétition générale du *Mariage d'Olympe* me revenait comme une bouffée de jeunesse, sur la scène du Théâtre-Français, en voyant Augier venir à moi après l'acte final de *Demise*.

—C'était donc ça le dernier acte que vous m'aviez laissé ignorer ? dit-il en m'embrassant.  
—Dame ! fit-je, le théâtre vit de surprise et où eût été la surprise pour vous ?

—Je lui avais raconté les trois premiers actes de ma pièce quelque temps auparavant aux obsèques d'un ami commun. Et à la scène qui termine le troisième acte, à la scène violente de Brisson et du jeune de Thauzette, il m'avait dit :  
—C'est fini !  
—Et je lui avais répondu :  
—Non ! il y a un quatrième acte.  
—Mais qu'est-ce que vous y mettez donc ?

—Je vous ne le dirai pas pour que vous puissiez me dire après coup et en toute sincérité si je me suis trompé.  
—A quel temps de là, à la mort d'Emile Perrin, le fus-tu surpris de recevoir une lettre de Got qui me demandait, au nom de ses camarades, de prendre la parole sur la tombe de l'administrateur du Théâtre-Français.

—Eh bien ! et Augier ? pensai-je.  
—Mais je n'avais pas achevé la lettre. Cette lettre parait d'Augier, je pressentis, s'était résumée et m'avait désigné aux artistes de la Maison de Molère. Je n'y comprenais rien. Il était mon ami, il m'avait précédé au Théâtre-Français et il s'effaçait devant moi, pour remplir ce devoir qui—par son âge, son passé, sa situation—lui incombait. Mais je ne cherchais pas à comprendre—entre amis, il n'y a jamais lieu de comprendre—et j'acceptai de faire le discours.

—Un an après, nous nous retrouvions dans cette Maison, qui était la sienne depuis si longtemps, et dont il aurait pu me faire les honneurs chaque fois que je m'y étais trouvé avec lui. C'était à la première représentation de *Francillon*. Il vint m'embrasser. On se revoiyait sur la scène un soir de bataille, une fois de plus. Mais cette fois c'était la dernière.

—L'année suivante, il prit le lit. C'était pendant la belle saison. Il habitait Croissy et moi Jarry. J'allai le voir souvent. Un jour, comme nous parlions théâtre, il me demanda :  
—Que fait-on au Théâtre-Français ?

—Je lui répondis :  
—On vous applaudit, puisqu'on vous joue.  
—Et nous nous serrâmes la main.  
—Un souvenir me vient et ce sera le dernier. Je vous le raconterai d'autant plus volontiers qu'il vous montrera l'entière franchise qu'il y avait entre nous. Un de ses neveux—ce n'était pas Dérédoué—venait d'écrire une pièce. Augier se disait bien qu'il allait la lui lire, lui demanda à brûle-pourpoint la sujet, lui dit :  
—Comment c'est la ton sujet ?  
—Je vous y prends, vous venez ici en étranger ! Eh bien, je vais vous punir et vous condamner à me faire

chambre pour repaire, un quart d'heure après, dans leurs élégantes toilettes décolletées.

Le fils de M. de Villiers, le petit Maurice, était venu rejoindre son père au salon ; assis sur ses genoux et les bras passés autour de son cou, il était fort occupé à lui raconter l'emploi de sa journée : sa leçon de gymnastique et sa promenade au Bois.

Mme de Villiers se pencha sur lui pour l'embrasser et, dans cette caresse, ses cheveux effleurèrent les lèvres de son mari.

—Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombre à ce tableau ? pensait bas Louise.

On ne tarda pas à se mettre à table, et, après avoir dîné, on se rendit au théâtre.

La comtesse de Villiers était une des plus jolies femmes de Paris. Elle fut fort entourée dans sa loge, où Louise vit se succéder tout ce que l'élite de la société avait d'hommes élégants. Sa tenue d'ailleurs était parfaite ; son mari la contemplait avec cette satisfaction un peu vaniteuse des maris qui ont confiance.

—Excusez-moi, dit-il à Mme de Meslay, quand il fut mis en voiture, je suis tenté de me mettre à pied pour faire un signe.

## FEUILLETON.

LE  
Repentir de Jeanne.

PAR GERALD.

—Ah ! il y a un « pourtant » !... répliqua Louise, en se rapprochant d'elle curieusement et avançant sa tête comme pour mieux recueillir la confidence.

Mais Jeanne restait silencieuse ; son visage s'était assombri ; elle semblait perdue dans de lointaines pensées.

—Toi, ma bonne Louise, tu ne sauras jamais ce que c'est qu'une faute, reprit-elle, et quelle amertume le remords mêle à toutes les joies, après qu'on l'a commise. Il semble, même ignorée de soi-même, comme on rougit parfois, rien qu'à penser, et surtout quel mépris de soi l'on se sent, quel amer regret du passé, quelle honte et quel repentir ! Alors, il semble qu'on vaille la considération, le bonheur, l'amour de celui qui ne se doute de rien, Eperdue, on cherche à repousser cette tendresse que l'on ne mérite plus, et dont on sent pourtant mieux que jamais le prix. On se fait froide, indifférente pour s'y soustraire, tandis qu'on en est heureuse et fière. Et puis, quelle inquiétude continuel-

le, quelle terreur à la pensée que le terrible secret pourrait être découvert et la vie tout à coup brisée ! Il semble que le lendemain ne soit pas assuré, et que chaque heure de repos soit la dernière.

—Ma pauvre Jeanne, tu n'as donc rien de mieux à me proposer que de te faire un peu de bien malheureuse ; mais comment se peut-il... ?

—Ah ! c'est ce que je ne comprends pas moi-même, car j'aime mon mari. Je l'aime de toute mon âme ! Pierre est bien supérieur à celui que j'ai en la folie de lui préférer un moment. Pourquoi faut-il que je n'aie su l'apprécier que par la comparaison, que je n'aie compris mon affection pour lui qu'après l'avoir trahi, que je n'aie senti mon bonheur que lorsqu'il était perdu ! Hélas ! la vie me semblait trop douce, trop calme ; ma tête romanesque rêvait de grandes passions. J'étais oisive, vaniteuse ; je m'élevais, je voulais que l'on s'occupât de moi ; j'avais besoin de m'emparer de toute une vie, soif d'être adorée. Nous autres femmes, nous avons moins le goût du mal que sa curiosité. Coquette d'abord, ne songeant qu'à m'amuser, résolue à m'arrêter à temps, ne voulant que jouer avec un sentiment que je comptais bien ne pas partager, le jour vint où moi-même, enivrée par mes imprudentes paroles, je me brûlai au feu que j'avais allumé. Je croyais aimer, tandis que je ne songeais qu'à le brûler. J'étais éblouie par la passion que je croyais avoir inspirée ; ne pouvant me résoudre à perdre les épaules, l'intérêt et les vœux nécessaires de ce dangereux sentiment, tremblante de voir m'é-

chapper celui dont j'avais pris possession et dont la conquête flattait mon orgueil, je cédaï, Louise... pour mon repentir aussitôt !

—C'est le vide le plus absolu que je trouvais dans cette liaison. Avant même le remords, j'éprouvai le regret. Je connus le danger de m'être trompé avant de sentir celle d'avoir fait mal. M. de Sertis était un homme de plaisir, vain, égoïste, froid au fond ; c'était, malgré l'élégance de ses manières, une nature inférieure. Son esprit, étaient absolument dépourvus d'élevation. Je rougisais non moins de mon erreur que de ma faute. Incapable de comprendre, ma tristesse ou mes scrupules, il riait des larmes que je versais en songeant à mes devoirs trahis. Une femme qui se souvient de sa conscience et qui souffre d'être coupable est bien ennuyée pour un tel homme quand il n'a pas pour elle une véritable passion qui lui fait tout supporter ! Je ne saurais me le dissimuler : ce fut une seconde bonne fortune pour lui que de me voir, au bout de peu de jours, résolue à rompre. Il reprit sans peine la liberté que je me hâtais de lui rendre, et à l'heure qu'il est il ne se souvient plus sans doute de ce court et bizarre épisode de sa vie... Mais moi, Louise, je ne saurais ni l'effacer, ni l'oublier, et j'en verserai toujours les larmes

les plus amers. Je ne puis me consoler d'avoir trahi celui que j'aime de toute mon âme, mon mari. L'aimant de avant, sans le savoir, ou bien j'aurais été alors inhabile à l'apprécier, inconscient de mes propres sentiments, trop jeune, trop inexpérimenté, trop heureux pour comprendre tout